

PAGES

MANQUANTES

LA

SEMAINE RELIGIEUSE

DE MONTREAL

11^{ME} ANNÉE. SAMEDI, 19 AOUT 1893. VOL. XXII, No 7

SOMMAIRE :

I Treisième dimanche après la Pentecôte. — II Jeanne d'Arc, suite et fin. — III Les fleurs et les couronnes aux obsèques des chrétiens. — IV Une lettre d'outre-tombe. — V Les collèges classiques du diocèse de Montréal, le Collège de Montréal, suite. — VI Les missionnaires catholiques au Siam. — VII Chronique. — VIII Aux prières..

TREIZIEME DIMANCHE APRES LA PENTECOTE

Guérison des dix lépreux (S. Luc, XVIII).

I. La réunion des dix lépreux que nous présente l'Évangile laisse voir la réalisation d'une vérité vulgaire : ceux qui se ressemblent s'attirent les uns les autres et contractent aisément une mutuelle alliance. Et si les âmes régulières et pieuses ont de l'attrait pour celles qu'anime le même esprit, et recherchent volontiers leur compagnie, de même on voit les âmes orgueilleuses et mécontentes se communiquer les unes aux autres la contagion de leurs jugements et de leurs murmures.

Nous pouvons apprécier, d'après cette remarque, ce que nous sommes nous-mêmes. Quelles amitiés recherchons-nous ? Quelles sont nos préférences, quelles sont nos sociétés de prédilection ?

II. La loi ancienne retranchait du commerce des hommes ceux qui étaient atteints de la lèpre corporelle. La loi évangélique, pour soustraire les âmes au contact de la lèpre spirituelle, les sépare du monde. Non pas qu'il soit possible de briser toutes relations avec les pécheurs et les infidèles ; car pour cela il faudrait, dit saint Paul, sortir de cette vie. Mais l'âme vraiment chrétienne et fidèle aux vœux de son baptême doit renoncer à l'esprit du mon-

de, afin d'échapper aux séductions des sens et de la vanité. Comment se conserverait-elle intègre, celle qui s'expose volontairement à l'atmosphère pestilentielle du vice et des passions ?

Heureuse l'âme prévenue de la grâce qui a secoué le joug des maximes mondaines ! Bienheureuse celle qui a choisi sa demeure dans l'arche qui sert d'asile aux enfants de Dieu !

JEANNE D'ARC

(Suite et fin).

Le lendemain, 8 mai, jour même de la fête, immédiatement après la messe d'actions de grâce, une nouvelle procession se déroule, triomphale, immense, sur un parcours de plusieurs milles.

L'armée ouvre et ferme la marche ; un régiment de ligne forme la haie de chaque côté du cortège ; les musiques militaires alternent avec les fanfares municipales. Le défilé traditionnel se compose des corporations de la ville et des environs, des sociétés artistiques, des œuvres de patronage, de jeunesse et de charité, des cercles littéraires, des clubs de jeux et de gymnastique, du clergé des douze paroisses d'Orléans avec leurs maîtrises, leurs bannières d'or et de soie et leurs reliques enfermées dans des châsses précieuses.

La troupe grave et lente des moines en manteau de bure et des religieuses aux blanches cornettes, les groupes de jeunes filles et d'adolescents entourant l'étendard de Jeanne d'Arc, l'état-major de l'armée, la magistrature en toge rouge, les conseillers municipaux avec leurs écharpes étincelantes, toutes les autorités civiles, précèdent ou suivent l'évêque qui porte sous un dais les instruments de la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Rien de semblable ne se voit aujourd'hui nulle part en Europe ; nulle part ailleurs on ne voit pareille union de l'Eglise et de l'Etat. C'est vraiment une journée de la vieille France dans la France moderne, une journée de la France de Clovis et de saint Louis dans la France moderne et laïque.

Enfin, la procession se forme en carré au milieu de la ville, sur la place du Martroy où s'élève la statue équestre de Jeanne d'Arc. Et là, une brillante cantate est chantée par des fillettes

vêtues de blanc et couronnées de fleurs, par des choristes en blanches tuniques et en calotte rouge.

A cette partie de la fête, le coup d'œil est splendide ! Il semble que la Pucelle va tout à coup s'animer, crier : « Mont-joie » et s'élançer à la tête du cortège.

La fête se termine le soir par un beau feu d'artifice tiré sur la rive gauche de la Loire.

A la voix du canon, au son des musiques et des tambours, l'atmosphère est illuminée soudain par une scintillation féérique, merveilleuse ! L'œil étonné et ravi suit à peine dans l'air les gerbes de feu, les pluies d'étoiles, les soleils à multiples révolutions, les charmilles, les girandoles éblouissantes, les tourbillons lumineux, les pièces mobiles et changeantes qui donnent toute l'illusion, toute l'impression des prodigieuses fantasmagories d'une aurore boréale. Les lignes et les dessins du tableau, variable d'aspect comme les décors d'une féerie incandescente, changent sans cesse d'éclat et de coloration. Et la foule émue, frappée d'admiration, pousse des cris de joie et de triomphe, quand tout à coup apparaissent, étincelantes, au milieu des inscriptions lumineuses, la ville d'Orléans et, planant au-dessus de la cité, la radieuse figure de Jeanne d'Arc.

Oui, cette fête du 8 mai est véritablement grande et somptueuse !

Les tours de Sainte-Croix éclairées au feu de bengale, le feu d'artifice sur le fleuve, la majesté des cérémonies du culte catholique, la vibrante éloquence des orateurs sacrés, les salves d'artillerie, les fanfares militaires, le roulement des tambours, le son des cloches, puis cette interminable procession, avec des cavaliers et des soldats, des gendarmes et des magistrats rouges, des robes blanches et des chasubles, des mitres et des casques d'acier, des crosses d'évêque et des haches d'arme, des vieillards courbés et des enfants joyeux, des drapeaux, des bannières, des costumes de fête, tout cela est d'une extrême magnificence. Tout cela est digne de la Pucelle d'Orléans, l'intrépide guerrière, la douce vierge de Domrémy !

Que sera ce quand autour du front de Jeanne, on verra, par jugement de l'Eglise, rayonner le nimbe de sainteté ?

LES FLEURS ET LES COURONNES AUX OBSEQUES DES CHRETIENS

Nous détachons les réflexions suivantes d'un article de M. Oscar Havard, dans le *Monde* de Paris.

« Je viens d'assister successivement aux obsèques de deux excellents chrétiens, dont l'un portait un nom bien connu des membres de la Société de Saint-Vincent de Paul ; je veux parler de M. Thureau-Dangin, le père du distingué membre de l'Académie française. Les deux défunts, M. Thureau-Dangin et M. C..., avant de mourir, avaient nettement recommandé d'écartier de leurs obsèques ce fastueux appareil de couronnes funéraires et de gerbes de fleurs dont s'encombrent aujourd'hui les funérailles les plus modestes. « *Par la volonté du défunt* — disait chaque lettre d'invitation, — *il n'y aura ni fleurs ni couronnes.* » M. de Falloux crut devoir, un des premiers, enjoindre à sa famille de déroger sur ce point aux usages reçus. Depuis l'exemple s'est propagé. Une réaction se manifeste aujourd'hui contre ce débordement de violettes, de roses, de lys, d'œillets, d'orchidées, etc. qui s'étalent sur les cercueils, sur les catafalques, sur les voitures, et qu'on finit même par porter solennellement sur des brancards frangés de satin. Toute cette pompe légèrement histrionnesque finit par répugner aux âmes délicates.

« Qui m'expliquera, en revanche, ce que signifie ce lourd tribut de couronnes que les Parisiens accumulent sur tous les chars funèbres ?

« Il m'est arrivé bien souvent de le rechercher dans les onctueux articles que messieurs les reporters consacrent dans les feuilles des boulevards aux « grands morts » c'est-à-dire aux « morts riches. » Or l'un de ces reporters, je me le rappelle parfaitement, après s'être pâmé devant l'immense tas de violettes, dont une domesticité bien stylée avait jonché la chapelle ardente, s'écriait : « Ces nobles fleurs, j'en suis sûr, exhaleront leurs plus suaves parfums sur le cher baron, et le consoleront pendant quelques jours du moins, je l'espère, du cruel divorce que la mort lui impose avec ces splendides serres où il les cultivait avec tant d'amour ! » Les fleurs — suivant la liturgie mondaine — seraient donc pour les pauvres morts des « consolatrices » ? Voilà qui appelle un rapprochement.

Quand les nègres du Congo perdent un de leurs chefs, ils déposent pieusement sur sa tombe des morceaux de venaison. Légitime sollicitude ! Ne faut-il pas consoler un peu ce cher mort qui se livrait avec tant de passion aux plaisirs de la chasse et, dans la mesure du possible, adoucir l'amertume de ses regrets ?

« Mais j'aime mieux croire que dans la plupart des cas, les Parisiens n'analysent pas les sentiments qui les déterminent. Ce n'est point à un rite païen qu'ils se conforment, mais à un sentiment instinctif qu'ils obéissent. On se figure de très bonne foi que les morts doivent, au fond de leurs cercueils, se montrer très profondément émus de ces hommages parfumés et posthumes. Mais la vanité parle encore peut-être plus haut que la tendresse. On veut éblouir ses voisins, ses amis, sa rue, son quartier. Alors qu'arrive-t-il ? Certains cortèges funèbres finissant par prendre l'aspect d'une exposition florale ambulante. C'est le marché aux fleurs de la Madeleine qui défile à travers Paris, avec ses jardiniers et ses commissionnaires habillés en gens du monde. Le mort disparaît, le public ne voit plus que les couronnes.

« Les cortèges funèbres de nos pères avaient des couronnes d'un autre genre ; ces couronnes étaient des groupes de pauvres. Pas un bourgeois un peu aisé ne se laissait porter en terre sans prescrire à ses héritiers d'inviter à la cérémonie les pauvres de la ville. On donnait à ces braves gens un habit décent, un cierge et vingt sols. »

UNE LETTRE D'OUTRE-TOMBE

Les vieux époux sont assis à côté l'un de l'autre, près d'un feu de charbon qui leur jette comme à regret sa triste chaleur sans lumière. Une petite lampe éclaire leurs visages que l'âge et la douleur ont marqué de leur ineffaçable empreinte. Ils n'ont pas besoin de se parler pour se comprendre. Leur pensée fixe est la même ; elle n'a pas varié depuis quinze longs jours. Leur âme est pleine d'un être absent à leurs yeux, mais plus présent qu'eux-mêmes à leur souvenir, et qui, de leurs deux cœurs fait un seul cœur à jamais brisé. Leur maison, veuve de leurs plus chères amours, pleure sa joie et sa parure évanouies.

Une fille unique, longtemps attendue, était venue consoler, illuminer leur vie d'épreuves et de labeurs vaillamment suppor-

tés. Avec elle, toutes les ombres avaient disparu, toutes les blessures du corps et de l'âme s'étaient cicatrisées, et l'arrivée de ce petit ange descendu du ciel, avait fait de leur purgatoire une aurore de paradis. A mesure que l'enfant grandissait, le père et la mère semblaient rajeunir. Mois par mois, année par année, ils reprenaient confiance en la vie, ils se déshabituèrent du tremblement et des larmes ; et comme une plante délicate et charmante répand autour d'elle ses parfums, l'enfant, gravitant vers l'adolescence, répandait sur eux la douceur de ses caresses, de sa candide piété et de sa tendresse virginale.

Mais un jour, au moment de l'épanouissement de cette pure et belle jeunesse, un souffle mystérieux, — était-ce un souffle de miséricorde ou de justice ? — s'était abattu sur cette humble demeure, changeant cette confiance en angoisses, ces sourires en larmes, ces espérances d'avenir en menaces de mort. Pendant que la vie de la jeune fille s'en allait goutte à goutte, goutte à goutte le sang du père et de la mère s'échappait de leur cœur comme d'un vase fêlé, et si leurs âmes n'avaient été rivées fortement à leurs pauvres vieux corps, comme ces clous de fer dont la pointe s'enfonça plus avant dans le chêne à chaque coups de marteau, on aurait pu se demander laquelle de ces trois créatures partirait la première. Ce fut l'ange qui prit son vol pour le ciel, après une agonie souriante, pleine de sérénité pour elle, pour eux déchirante et terrible. O jeunesse bénie, où tout est facile, même la mort ! O vieillesse douloureuse, où la vie devient, par sa seule prolongation, la plus dure des épreuves !

Et voilà pourquoi, les vieux époux étaient assis à côté l'un de l'autre, près du feu de charbon qui leur jetait comme à regret sa triste chaleur sans lumière. Voilà pourquoi, depuis quinze jours, ils vivaient comme dans un rêve de douleurs, ensevelis dans l'abîme de leur souffrances et de leur abandon. Trop chrétiens pour murmurer, ils étaient trop anéantis pour prier. Ils n'avaient la force ni de la révolte, ni de la résignation.

Ce jour-là, après un long silence, le vieux soldat sortit enfin de cette léthargie de l'âme et du corps. Il releva lentement la tête, regarda sa femme, se leva silencieux, et, lui prenant la main, comme un jeune époux à sa jeune épouse, il l'attira vers lui et la serra longuement sur son cœur. Elle fondit en larmes, et ses sanglots achevèrent de ressusciter les deux âmes. — « Assez pleuré, dit-il, il faut agir. Entrons chez elle, il le faut. Peut-être

y trouverons-nous quelque souvenir, l'expression d'une volonté, d'un désir à exécuter.» Et, chancelants, quoique décidés, appuyés l'un sur l'autre, osant à peine lever les yeux, ils ouvrirent la porte et pénétrèrent dans la petite chambre virginale où leur chère fille avait rendu sa douce âme à Dieu. C'était la première fois, depuis le jour où son cercueil blanc en était sorti caché sous les fleurs.

Rien n'y avait été changé : tout y était resté comme immobilisé par la mort. Crucifix, statuette de la sainte Vierge, branche de buis béni, souvenirs encadrés de première communion et de confirmation, gardaient comme des amis célestes la couchette abandonnée. D'un commun accord, ils s'agenouillèrent et le front appuyé sur le bord du lit, ils pleurèrent et prièrent longtemps. Cette prière, la première depuis le jour terrible, acheva de les reconforter. Le bureau où l'enfant travaillait attira leurs regards. Des papiers épars, des devoirs commencés et interrompus, s'y étalaient en désordre. En apercevant le cahier de notes, à couverture bleue, où elle avait l'habitude d'écrire ses pensées, ses prières favorites, les passages des livres aimés qui l'avaient plus particulièrement touchée, leur vue se troubla... s'ils allaient trouver quelque chose d'elle pour eux, dans ce petit cahier, confident de son âme ?

Ils le prirent, le baisèrent avec une sorte de respect pieux, l'ouvrirent... Une feuille de papier pliée en quatre comme une lettre, s'échappa du cahier et tomba à terre en tournoyant comme une colombe blessée. Ils la ramassèrent, tout tremblants, agités d'un pressentiment religieux, la déployèrent et reconnurent l'écriture de leur bien-aimée. Pas de suscription, pas de date. C'était une lettre pourtant, une lettre toute récente, une lettre d'outre-tombe, où leur chère enfant avait mis et laissé pour eux tout son cœur.

Voici ce qu'elle renfermait, et ce qu'ils lurent avec une émotion indicible. Nous n'y changons pas un seul mot :

« Un ange de plus au ciel.

« O maman, bonne et tendre maman, ne pleurez pas tant sur la terre ; je suis au ciel, au ciel pour l'éternité, au ciel avec Jésus et Marie, dans les bras du Bon Dieu, revêtue de blanc, couronnée de lis. Les anges me nomment leur petite sœur, et tous les saints me comblent des plus délicieuses caresses.

« C'est hier, ô douce maman, hier que je vous ai quitté pour m'envoler au paradis. Mais, consolez-vous : je ne vous ai quitté qu'en apparence. Etant avec le Bon Dieu, je suis toujours près de vous ; je vous vois sans cesse dans sa divine lumière, et je vous aime mille fois plus que je ne vous aimais sur la terre.

« Mais, chère maman, ce n'est pas aujourd'hui qu'on m'enlève à votre tendresse ; c'est seulement ma petite robe de chair que l'Eglise va semer dans le champ du Bon Dieu, d'où elle renaitra un jour brillante et belle comme le corps sacré de Jésus que je contemple et que j'admire en ce moment. Non, non, douce maman, votre petit ange ne vous quitte pas.

« O papa, ô vous tous, mes bien-aimés, consolez-vous. — Ah ! si je pouvais faire tomber dans votre âme une seule goutte des délices ineffables qui m'inondent à côté de Jésus et sur le sein de Marie, ma mère du ciel, vos larmes tariraient à l'instant. Mais il ne vous est pas possible de comprendre la félicité dont je jouis et dont je jouirai toujours, et voilà pourquoi vous pleurez.

« Vos larmes néanmoins ne déplaisent point au Bon Dieu, et comme vous les versez au pied de la croix, moi votre petit ange chéri, je les recueille dans une coupe d'or, où elles se transforment en pierres précieuses, et plus tard, je les ferai servir pour votre couronne. Oui, car vous viendrez tous au ciel, tous sans exception, la petite de la famille vous y attirera.

« Au revoir donc, mes bien-aimés, au revoir. Courage et confiance ; plus tard, nous ne nous quitterons plus. »

Depuis ce jour, depuis cette minute bénie où la voix de leur bien-aimée se fit entendre à leur cœur et à leur foi, les vieux époux ne pleurèrent plus, ou du moins leurs larmes furent tempérées de douceur. Dans cette inspiration, dans ces accents d'une enfant de quinze ans, si forte, si calme, si joyeuse en face d'une mort certaine, ils reconnurent l'accent, l'aspiration de cet Esprit divin, que Notre-Seigneur dans l'Evangile appelle le Consolateur. Ils n'acceptèrent point seulement la volonté de Dieu, ils la bénirent et, à l'*amen* de la soumission, ils joignirent l'*alleluia* de l'action de grâces. Ils firent plus. Non contents de vivre, de se nourrir de cette consolation céleste, ils voulurent en faire vivre et en nourrir les autres. Un de leurs amis, ayant perdu un jeune fils charmant comme leur fille, pur comme elle, et mort à quinze ans comme elle, dans des conditions admirables de foi, de sérénité et de lumières presque surnaturelles, ils lui envoyèrent copie de

leur chère lettre, dont il fit ses délices, et qu'il me communiqua en me priant de la faire connaître autour de moi. C'est un sentiment si naturel aux chrétiens de vouloir partager avec leurs frères tout ce qu'ils ressentent de bon, de consolant, de fortifiant dans ce triste monde !

Cet récit est l'accomplissement de ce pieux désir. Puisse-t-il sécher quelques larmes, adoucir amertumes, malheurs, apaiser quelques révoltes au cœur des malheureux ! C'est par les ondulations prolongées de ces saintes confidences sur l'océan des douleurs humaines que se compensent les horribles ricochets, du vice, du désespoir, du mal, flétris et maudits par le divin Sauveur sous le nom de scandale.

A. DE SEGUR.

LES COLLEGES CLASSIQUES DU DIOCESE DE MONTRÉAL

Le Collège de Montréal.

(Suite).

M. l'abbé Roque avait de remarquables qualités comme administrateur. Aussi exerça-t-il pendant 34 ans les fonctions de grand-vicaire de Monseigneur l'évêque de Québec et le plus bel éloge qu'on puisse faire de son administration, c'est « qu'aucune parole de plainte ne fut portée contre lui. » Quand l'âge l'eut forcé de quitter la direction du Petit Séminaire, il se consacra au ministère de la Paroisse et devint le directeur des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. Sa vie était des plus pieuses. « Le premier à tous les exercices, dit un de ses biographes, il refusait toute espèce de soins exceptionnels. La messe, le bréviaire, la confession, la visite au Saint Sacrement absorbaient tous ses moments. »

Il mourut à Montréal, le 3 mai 1840, ayant atteint l'âge de 79 ans et après avoir donné à notre pays quarante-six ans de son existence.

Ses élèves avaient pour lui un tel attachement qu'ils résolurent, à sa mort, de porter le deuil pendant un mois.

* * *

Parmi ses successeurs, comme directeur du Petit Séminaire,

nous devons citer M. Joseph Vincent Quiblier. En arrivant à Montréal, en 1825, il fut chargé de la classe de philosophie, et conserva cette partie de l'enseignement tout en prenant la direction vacante par la mort de M. Roque. C'était un prêtre instruit, d'une haute intelligence, qui fut, dès 1831, choisi comme supérieur du Séminaire, position qu'il occupa jusqu'en 1846 et dans laquelle il fit preuve de grandes capacités et de beaucoup de zèle. Il servit la cause de l'instruction en favorisant sur divers points de Montréal l'établissement des sœurs de la Congrégation.

Comme on le voit, il n'était pas resté longtemps à la tête du Petit Séminaire. M. Baile qui le remplaça, avait été dans l'institution professeur de syntaxe, de méthode, de rhétorique et de philosophie, quand il fut nommé directeur. Il remplit cette fonction pendant quinze ans à la satisfaction générale.

M. Baile avait une qualité maîtresse. Il tenait à l'observation rigoureuse de la règle et n'entendait pas qu'on s'en éloignât. L'application d'un tel principe paraissait quelque fois un peu sévère, mais pour une maison d'enseignement, ce ne peut produire que de bons résultats. M. Baile quitta la direction du Petit Séminaire en 1840, pour prendre, quelques années après, la supériorité du Séminaire.

M. Léonard-Vincent-Levis Villeueuve succéda à M. Baile comme directeur du Petit Séminaire. Si l'on veut avoir une idée exacte des occupations diverses dont il était chargé, il nous suffira de dire qu'il était à la fois directeur, économiste de la maison, professeur de chimie et de physique. En même temps, il enseignait la théologie au grand séminaire.

M. Nercam, son successeur, fit des réformes utiles et apporta, dans ses fonctions, la compétence d'une intelligence d'élite et une rare distinction de manières. Il était originaire du diocèse de Bordeaux et était arrivé au Canada en 1846. Son directorat dura quatre ans, de 1850 à 1854. Puis vient M. Denis de 1854 à 1859. Sous son successeur, M. Lenoir, eut lieu la translation du Collège à la montagne.

* *

Le Petit Séminaire comptait à cette époque, vers 1859, un nombre très important de pensionnaires et d'externes. Ceux-ci — dont le chiffre est aujourd'hui assez restreint — atteignaient presque la centaine, ce qui, avec 150 pensionnaires, formait un total de 250 élèves.

Il fallait de vastes bâtiments pour loger tout ce personnel. C'est le moment de donner une rapide esquisse du collège édifié de 1804 à 1806, dans la rue auquel il donna son nom. L'ensemble des constructions affectait la forme de la lettre H. Dans la partie centrale, se trouvaient les parloirs et les classes. Dans l'aile à droite du visiteur et en avant s'élevait la chapelle qui comprenait deux étages et était décorée avec une simplicité de bon goût, parfaitement appropriée au caractère sérieux de l'institution. Au-dessus de la chapelle, étaient placés le musée et le cabinet de physique. Derrière la chapelle, les classes de philosophie. Tous les combles de l'établissement avaient été aménagés en dortoirs.

L'aile gauche comprenait les salles de réfectoire, les divers bâtiments de service, la lingerie etc.

Au devant du collège, une cour plantée donnait un aspect gai à l'ensemble des constructions. La cour des petits se trouvait en arrière du bâtiment central et s'étendait jusqu'au maigre filet d'eau, aujourd'hui disparu et transformé en égout, qui venait de la rivière St-Pierre pour se jeter dans le Saint-Laurent à la Pointe à Callières. Ce cours d'eau avait été baptisé par les élèves du Petit Séminaire d'un nom célèbre emprunté à l'antiquité. On l'appela le *Styx*. Ses eaux avaient l'apparence trouble du fleuve des enfers, seulement le nocher Caron n'était pas nécessaire pour le traverser, tant ses rives étaient rapprochées.

Le long de l'aile droite régnait la cour des grands avec quelques arbres. Elle était vaste et bien aménagée pour les jeux.

C'était un lieu calme, avec de larges dépendances et de beaux jardins, un lieu très propre à l'étude, surtout dans le commencement du siècle. Peu-à-peu les constructions l'entourèrent. Le commerce et l'industrie de Montréal, prenant chaque jour plus d'importance, il fallut bientôt songer à trouver une place plus isolée.

Le Séminaire possédait à la montagne près de la Côte des Neiges de vastes terrains. On songea à les utiliser et les travaux commencèrent dès 1857.

(A suivre).

Ceux de nos abonnés qui n'ont pas encore payé leur abonnement pour l'année courante et les années passées, sont respectueusement priés de le faire au plus tôt.

LES MISSIONNAIRES CATHOLIQUES AU SIAM

On s'est beaucoup occupé, en ces derniers temps, du royaume de Siam ; nous croyons que nos lecteurs n'apprendront pas sans intérêt les origines de l'Eglise siamoise. C'est à un intéressant article publié par M. Havard, dans le *Monde* que nous empruntons les lignes suivantes qui nous renseignent à ce sujet.

« En 1662, un admirable apôtre, Mgr de Lamothe-Lambert, évêque de Béryte, était arrivé au Siam avec quelques missionnaires, après un pénible voyage de trois ans à travers le continent asiatique. Pendant dix-sept ans, Mgr Lambert resta sur la brèche, infatigable dans son œuvre, et il eut la satisfaction au moment de sa mort (1679) de laisser une chrétienté prospère. La mission ne comptait pas moins de trente-six prêtres européens, français pour la plupart, et tous travaillaient de concert à s'assurer un succès auquel aidaient efficacement la faveur royale. Le précieux concours du grec Phaulkon mit le comble aux espérances des missionnaires.

« Originaire de l'île de Céphalonie, Phaulkon avait commencé à naviguer dès l'âge de dix ans. Les hasards d'une navigation l'amènèrent à la cour du roi de Siam ; ses talents naturels unis à l'empire sans bornes qu'il sut prendre sur l'esprit du roi, le portèrent promptement à la première place ; il eut la pensée de se consolider par le prestige des alliances européennes et jeta les yeux sur la France, comme la monarchie capable de balancer l'influence croissante de l'Angleterre et de la Hollande dans ces mers. Après avoir embrassé le catholicisme, Phaulkon décida sans peine le roi de Siam à expédier auprès de Louis XIV deux mandarins avec une mission dont le résultat ne se fit pas attendre. Ce fut la pompeuse ambassade du chevalier de Chaumont, suivie peu après de l'envoi de quelques centaines de soldats français sous le commandement du général de Farges. Ce triomphe fut malheureusement de courte durée. L'entreprise mit en éveil les défiances du vieux parti siamois et en 1689, l'infortuné Phaulkon, à peine âgé de quarante ans, tombait victime d'un complot tramé par les grands du royaume.

« Un voyageur, M. du Hailly, a vu en 1860, à Nophaburi, éparées sur le sol, les ruines d'une somptueuse demeure aux vastes proportions. Les fragments de marbre gisant parmi les

débris témoignent du goût et de la magnificence du fondateur. Seule, la chapelle est restée debout, et, sur le baldaquin d'un autel à colonnes cannelées, dans le style du dix-septième siècle, on voit cette inscription : *Jesus hominum salvator*. C'est ce palais qu'habitait Constance Phaulkon ; voilà le seul souvenir qu'ait laissé dans ce pays cette brillante et tragique carrière. Mais le christianisme ne devait pas périr avec le protecteur de Mgr de Lamothe-Lambert. Sans doute, la persécution se déchaîne pendant quelque années contre les missionnaires ; le successeur de l'Évêque de Béryte, Mgr de Metallopolis, fut emprisonné avec tout le personnel de sa mission et il ne recouvra la liberté que deux ans après pour terminer en 1693, sa carrière agitée. Mais la crise se calma, les haines s'amortirent et le prélat qui vint ensuite, Mgr de Cicé, put exercer paisiblement son ministère jusqu'en 1727, date où la mort vint le frapper. Mgr de Rosalie le remplaça et eut le même sort ; il était dans la destinée de ces vaillants ouvriers de la foi de s'éteindre tous loin de leur patrie, fidèles à leur poste jusqu'à la dernière heure. Survinrent les invasions des Birmans, qui à diverses reprises, dévastèrent le royaume de Siam et dispersèrent la petite communauté chrétienne. Elle se reconstitua néanmoins et atteignit le dix-neuvième siècle à travers une série d'alternatives de bon et de mauvais vouloir chez les Siamois.

« En 1822, il y avait vingt ans que la France n'avait pas envoyé de missionnaires à Bangkok, mais le travail de propagande fut repris alors avec un zèle qu'aucun découragement ne pouvait atteindre, surtout à partir de 1830, lors de l'arrivée de Mgr Pallegoix. Mgr Pallegoix fut sacré en 1838, douzième Évêque du Siam ; son apostolat produisit les meilleurs fruits. A la mort de l'éminent évêque, la chrétienté du Siam comptait 10 missionnaires et 7000 fidèles, dont 4000 à Bangkok, Aujourd'hui, le nombre de Siamois catholiques s'élève à 22100 desservis par 38 missionnaires européens et 12 prêtres indigènes. L'Évêque du Siam, Mgr Vey a le bonheur de posséder un séminaire actuellement fréquenté par 65 étudiants ecclésiastiques et 65 catéchistes siamois ont à leur disposition 53 églises ou chapelles, 64 écoles 3628 ; enfants suivent les cours de ces écoles, et y apprennent la langue française. L'œuvre de la Propagation de la foi a, pendant le dernier exercice, accordé à Mgr Vey une allocation de 45,672 francs. Cette chrétienté ne constitue, il est vrai, qu'un bien faible

noyau. Mais mérite-t-elle d'être traitée avec le dédain que n'a pas craint de lui témoigner une feuille boulevardière ? C'est grâce aux efforts de nos missionnaires que l'influence française lutte au Siam contre l'influence britannique. »

Archevêché de Montréal, 16 août 1893.

M. l'abbé Louis Adolphe Dupuis, curé de St-Stanislas, décédé le 4 juillet dernier, était membre de la société d'une messe.

A. F. ARCHAMBEAULT, chan., *Chancelier*.

CHRONIQUE

* * Par décision de Monseigneur l'archevêque, ont été nommés :

M. Antime Corbeil, chapelain de l'asile St-Jean de Dieu ; M. P. J. Brady, chapelain de l'asile Ste-Darie ; M. Elzéar Lafortune, desservant à St-Jérôme ; M. C. Laurin, vicaire à Verchères.

* * Dimanche dernier Monseigneur l'archevêque a fait dans l'église cathédrale, les ordinations suivantes :

Diaconat : Raphaël Pelletier et Frère Ange Marie. O. L. F.

Sous-Diaconat : Nazaise Dubois, Antime Renaud, Edouard Cotter, S. J.

* * M. le chanoine Martin et M. Jos. Lafortune, curé de St-Jérôme se sont embarqués la semaine dernière pour l'Europe. Pendant l'absence de M. le chanoine Martin, M. l'abbé Laurent Cousineau vice-chancelier, est chargé de tout ce qui regarde l'administration de la *Semaine Religieuse*.

* * Nos lecteurs ont reçu dans un de nos derniers numéros l'annonce d'un Bulletin mensuel des confréries des SS. Anges Gardiens qui se publie en France, à Vourles, près Lyon, sous ce titre : *L'Ange Gardien*.

La *Revue du diocèse de Lyon* fait un grand éloge de ce bulletin, le journal par excellence des enfants, des personnes pieuses et des familles chrétiennes. Des avantages spirituels précieux ont été attachés aux confréries des SS. Anges Gardiens par le Souverain-Pontife.

Pour s'abonner à ce bulletin, on peut s'adresser aux Clercs de St-Viateur, Institution des Sourds-Muets, Mile-End, près Montréal, P. Q.

* * Le Saint-Père a déclaré qu'on peut introduire la cause du Bienheureux Gérard Maiella.

* * Au Vatican, en présence du Saint-Père, la Congrégation des Rites s'est réunie pour l'approbation des miracles attribués à la vénérable Marie-Magdeleine Martinengo.

* * La Congrégation des Rites a tenu encore, le 8 août dernier, une séance dite préparatoire, pour l'examen, en seconde instance, de l'authenticité des miracles proposés pour la béatification du vénérable serviteur de Dieu Bernardin Realini, prêtre profès de la Compagnie de Jésus, qui, à l'égal de son illustre confrère, le Bienheureux Baldinucci, s'est notamment consacré à l'apostolat dans les bourgades de la campagne romaine.

* * La Congrégation des Rites a tenu, le 22 juillet, une séance *particulière*, ou spéciale, à l'effet d'examiner la validité des procès et l'abstention de tout culte public (*super validitate processuum et super non cultu*) concernant le Vénérable serviteur de Dieu Jean de Troïra, prêtre profès de l'Ordre des Mineurs-observantins, martyrisé en Chine.

Après les préliminaires de cette cause, il y aura lieu de procéder à la *déclaration du martyr* qui, dans les causes de ce genre tient lieu de la procédure ordinaire sur l'héroïcité des vertus.

La commission spéciale chargée de l'examen de cette cause est composée de cinq Evêques cardinaux et de quatre prélats officiers des Rites, à savoir le protonotaire apostolique, le secrétaire, le promoteur et le sous promoteur de la foi.

* * Le Saint-Père qui, depuis le commencement du mois de juin, avait suspendu ses audiences ordinaires, les a reprises depuis quelques jours et elles continueront tout l'été. Malgré la chaleur tropicale, la santé de Léon XIII est toujours excellente; chaque jour il fait, dans les jardins du Vatican, sa promenade habituelle et il est probable qu'il commencera bientôt son régime d'été, se rendant dès midi à la tour de Nicolas IV, décorée récemment par le professeur Seitz, inspecteur des peintures des palais apostoliques.

Sa Sainteté, après avoir déjeuné dans la tour, se reposera quelques instants, sortira vers six heures pour se promener dans les jardins et rentrera au palais à sept heures: le docteur Lapponi juge qu'à ce moment l'air des jardins devient dangereux et peut engendrer la fièvre de la malaria.

* * Deux soldats séminaristes du 59^e en France viennent d'être condamnés à quinze jours de salle de police. Leur crime, c'est d'avoir servi une messe en costume militaire.

Partout les soldats se montrent avec leur uniforme; ils le portent au café, au théâtre, dans les plus mauvais lieux. A l'église, ils sont répréhensibles de le garder pour accomplir un acte de piété! Etrange logique!

* * Mgr Combes a été reçu, en audience privée, par le Souverain Pontife. Il lui a exposé ses plans pour la continuation de l'œuvre de Mgr Lavignerie. Après l'avoir écouté avec une parfaite bienveillance, Léon XIII a daigné lui répondre que sa manière

de voir les choses était la meilleure et qu'il l'approuvait. Il a décidé, en conséquence, que l'Algérie ne formerait dorénavant d'une province ecclésiastique séparée, mais sous la dépendance du Primat ; et que le Primat aurait son siège à Carthage et qu'il y résiderait ; il a décidé encore que les Pères Blancs continueraient de s'avancer à travers la Tripolitaine pour atteindre le Cyrénaïque, établissant un peu partout des résidences et groupant autour d'elles de petites chrétientés.

* * Sous ce titre : « Un prélat hôtelier, » *l'Indépendance belge* écrit :

« L'évêque de Munster a fait l'acquisition d'une grande propriété, composée de six maisons, à l'effet d'y établir un hôtel catholique. »

Le mauvais journal met là un point. Or, la nouvelle donnée continuait ainsi la phrase : « Où seront reçus gratuitement les ouvriers momentanément sans travail et sans asile. »

* * L'invocation du *Grand Architecte de l'Univers* est elle une invocation de Dieu ? Non, mille fois non. Etudiez à fond les Rituels des différents Rites, et partout vous trouverez dans les révélations des hauts grades — et même déjà dans celle du grade de *Maître* — que le *Grand Architecte de l'Univers* est *Lucifer*.

Le vrai culte de la franc-maçonnerie est le culte de Lucifer. De là cette haine infernale contre la religion du Christ qui dévore la secte maçonnique et qui nous explique tout ce qui s'est passé encore en France, en Italie et ailleurs.

AUX PRIERES

M. l'abbé Louis Adolphe Dupuis, St-Stanislas.

Sr M. Maximilien, née Ernestine Pauzé, des sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, Hochelaga.

M. Claude Bélanger, St-Guthbert.

EXPOSITION DE CHICAGO

Maison de pension pour ecclésiastiques

Pendant le temps de l'Exposition

Tenue par Mme F. Leblanc, 41, rue Sibley, à quelques pas de l'église des Canadiens.

Cette maison est recommandée par le Rév. M. Bergeron, curé de Notre-Dame. Prix très modérés.

On s'empressera de fournir tous les renseignements qui seront demandés.

S'adresser à Mme F. Leblanc 41 rue Sibley, Chicago Ill.